

Américains

III

Cette foi dans l'homme dont j'ai parlé ne se formule pas chez l'Américain de façon abstraite. J'y distingue plutôt un sens de l'espèce, un souci pratique de la race. Nous n'avons pas épuisé toutes les possibilités dont nous sommes capables. Mais n'en discutons pas *a priori*; faisons-les jaillir du réel, en éleveurs ingénieux, qui exaltent méthodiquement les caractères d'un type... L'idéalisme réformateur de l'Américain ne travaille donc pas sur des signes schématiques; il voit concret, et par suite, quelquefois un peu gros. Le document écrit, la paperasse — nourriture des Administrations — lui répugne, il simplifie les rouages bureaucratiques pour atteindre plus vite la chose vraie et la toucher.

C'est ainsi qu'il a l'amour de la vie, de la santé, des femmes grandes et belles, roses comme des fleurs, des enfants drus et bien portants, des gaillards râblés. Poussée par ce sentiment national, sa Croix-Rouge s'est mise d'emblée au travail dès juillet 1917, non seulement aux armées, mais à l'arrière, parmi les civils, pour reconstituer la vigueur physique du peuple français. Son effort a été admirable de générosité, de fraternité sincère, d'énergie. Aide aux œuvres en faveur de l'enfance, créations de « gouttes de lait », de dispensaires, d'hôpitaux, de colonies de vacances, enseignement de l'hygiène, lutte contre la mortalité infantile, exposition de l'enfance dans les grandes villes, à Lyon, à Marseille, à Toulouse, etc. Puis la Croix-Rouge s'est attaquée à la tuberculose, fondant des sanatoriums, des maisons de convalescence; elle s'est occupée des mutilés, de leur rééducation professionnelle, de leur réadaptation au travail de la terre dans des fermes écoles. Elle s'est vouée aux réfugiés, leur procurant des logements, des mobiliers, des vêtements, du travail, ne cessant de les soutenir et de les encourager. Le peuple ne s'y est pas trompé et bénit la Croix-Rouge (1). Il ne faut pas oublier non plus le rôle, non moins admirable, de la *Fondation Rockefeller*, qui s'est spécialisée dans la lutte contre la tuberculose.

Ce sens si développé des nécessités vitales éclate dans l'armée, ses méthodes et son esprit. Une place considérable y est donnée aux exercices sportifs : il faut que l'animal humain s'ébroue, se fasse des poumons et des muscles, et apprenne, par le jeu, l'utilité d'une règle. L'athlétisme constitue un service spécial dont est chargé un officier à l'état-major de chaque division. Ce n'est pas une sinécure. On a calculé qu'en 1918 cinq millions de soldats avaient pris part à des concours. Et puis après des périodes de détente — un capitaine me disait qu'il emmenait parfois sa compagnie pendant huit jours dans les bois pour y faire du *camping*, de la chasse, du sport — la discipline reprend tous ses droits. Et

(1) Je n'entrerai pas dans le détail d'une crise qui s'est produite à la Croix-Rouge américaine en août 1918, et qui a modifié son œuvre, à partir de cette date.

elle est très stricte. Ce même capitaine n'admettait pas qu'un homme, pendant le service, lui adressât la parole autrement que les talons joints, les épaules effacées, et raidi au garde-à-vous. « Ils saluent à l'allemande », m'a confié un camarade français. Les punitions sont rares, précédées d'avertissements paternels, mais elles sont très dures: elles consistent souvent en travaux manuels pénibles, sous la surveillance de sentinelles aux armes chargées. On est très exigeant pour la tenue: l'homme doit être propre, bien rasé, brossé, sanglé, se tenir droit et regarder en face. Pas d'alcool pendant le travail. La question des mœurs fait l'objet d'une surveillance sévère. Mais tout cela ne signifie pas un asservissement ennuyeux et triste. Au contraire, l'armée américaine est gaie, en mouvement et de bonne humeur. Le sourire y est réglementaire.

C'est avoir le sentiment de la vie totale que d'ajouter à la préoccupation du physique le souci du moral. Tous les chefs ont l'ordre de maintenir le contact avec leurs hommes, de leur expliquer ce qu'on fait, et, dans la mesure du possible, pourquoi. Ils sont responsables de leurs âmes comme de leurs corps et de leurs fusils. Loin de vexer les gens on tient à ce qu'ils aient du *good time*. J'ai vu jusque dans des bureaux et des ateliers de l'arrière des affiches par lesquelles le grand quartier général s'adressait aux divers services, les remerciait, les encourageait ou bien commentait en termes pleins de gentillesse les droits du soldat à la démobilisation, le conseillait pour le choix d'une occupation civile. On sentait la bienveillance d'en haut qui ne voulait oublier personne, l'intérêt témoigné au soldat inconnu mais pas anonyme. Ce qui avait commencé par l'hygiène, continuait par la discipline et s'achevait en amitié. Jamais je n'ai mieux senti ce que l'institution militaire a de vertu éducative. À condition que le cœur n'y fasse pas défaut. Certes, je ne voudrais pas peindre trop en beau ce que j'ai vu: mais auprès des Américains en uniforme j'ai partout rencontré la franchise de l'expression, la droiture du regard, la rapidité et la simplicité du geste, l'entrain tout prêt à devenir du courage, et, je le répète encore, le sourire, le sourire ingénu, mais qui donne à ces faces nues, souvent laides, parfois accusées dans leurs traits et dans leurs plis, un rayonnement, véritablement une lumière.

L'œuvre immense de la Y. M. C. A. démontre le souci qu'on a eu tout de suite, en haut lieu et à tous les degrés de la hiérarchie, pour le moral des soldats. Ces millions d'hommes enlevés à leurs familles, transportés dans un pays étranger pour des années peut-être, n'allaient pas seulement affronter les terreurs du combat, mais subir également les longues attentes à l'arrière, souffrir de la solitude et de l'absence, et connaître, durant des permissions qui ne les ramèneraient à aucun foyer, le désœuvrement et une démoralisation fatale. La Y. M. C. A. a partout créé des « foyers du soldat » confortables et gais, des cantines (près de 1500, rien qu'en France), des théâtres (en janvier dernier, par exemple, il y a eu dans l'armée 2700 représentations, dont 300 à Coblenze), des cinémas, des journaux, des bibliothèques, des fanfares (en janvier, on leur a distribué plus de mille instruments de musique). Puisqu'il faut des chiffres pour faire comprendre à l'esprit l'envergure d'une œuvre, notons que la Y. M. C. A. dispose de 400 camions et de 300 grandes voitures de tourisme rien que pour promener les permissionnaires. Des casinos militaires ont été organisés à Aix, Nice, Carnes, St-Malo, et, pour les sports d'hiver, dans les Pyrénées: on fournit aux hommes qui y séjournent jusqu'à des déguisements pour organiser des bals costumés.

Cette entreprise de distraction et de réconfort qui exige des milliers d'agents, de secrétaires, de directeurs, etc., compte beaucoup de femmes. Un rapport que j'ai sous les yeux évalue leur nombre à deux mille, et ajoute: « Leur influence est considérée comme très importante pour maintenir le moral d'hommes si éloignés de chez eux et qui ne peuvent passer leur congé avec leur familles. » Elles sont vraiment sympathiques, ces jeunes femmes et jeunes filles, dans leur uniforme sobre, venues de tous les étages de la société américaine, d'allure garçonnière et gaie, actives au possible, interpellant les gens, réveillant l'entrain, versant du thé, jouant du piano. La camaraderie de cette présence féminine est l'objet d'une louange unanime. Il est inutile de supposer entre elles et les soldats des intrigues et des flirts: il y en a, sans doute, et c'est une bonté de plus, mais exceptionnelle. Il règne entre les deux sexes une cordialité sans arrière-pensée: ils s'entraident pour la même et grande tâche.

Dans une ville de province, j'ai assisté à une soirée offerte par la Y. M. C. A. à des officiers. C'était très familial et très jeune. On se serrait énergiquement les mains en se présentant, on s'invitait et l'on dansait. Aux sons d'une *jazz band* hurlante et trépidante s'entre-croisaient des *fox trots* endiablés. Des rires s'élevaient, des applaudissements, l'orchestre, à peine calmé, repartait avec emportement et comme secoué de fureur. Du thé fut servi au milieu du délire et puis, pas bien tard, on s'en alla, en serrant de nouveau des mains énergiques. Comme d'autres spectacles, plus essentiels peut-être, que m'a offerts l'armée américaine, cette petite soirée m'a paru pleine de naturel et de simplicité: ces gens sont dans le vrai.

Robert de Traz.